

4^e Année - N° 116.

Le numéro : 25 centimes

4 Janvier 1917.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

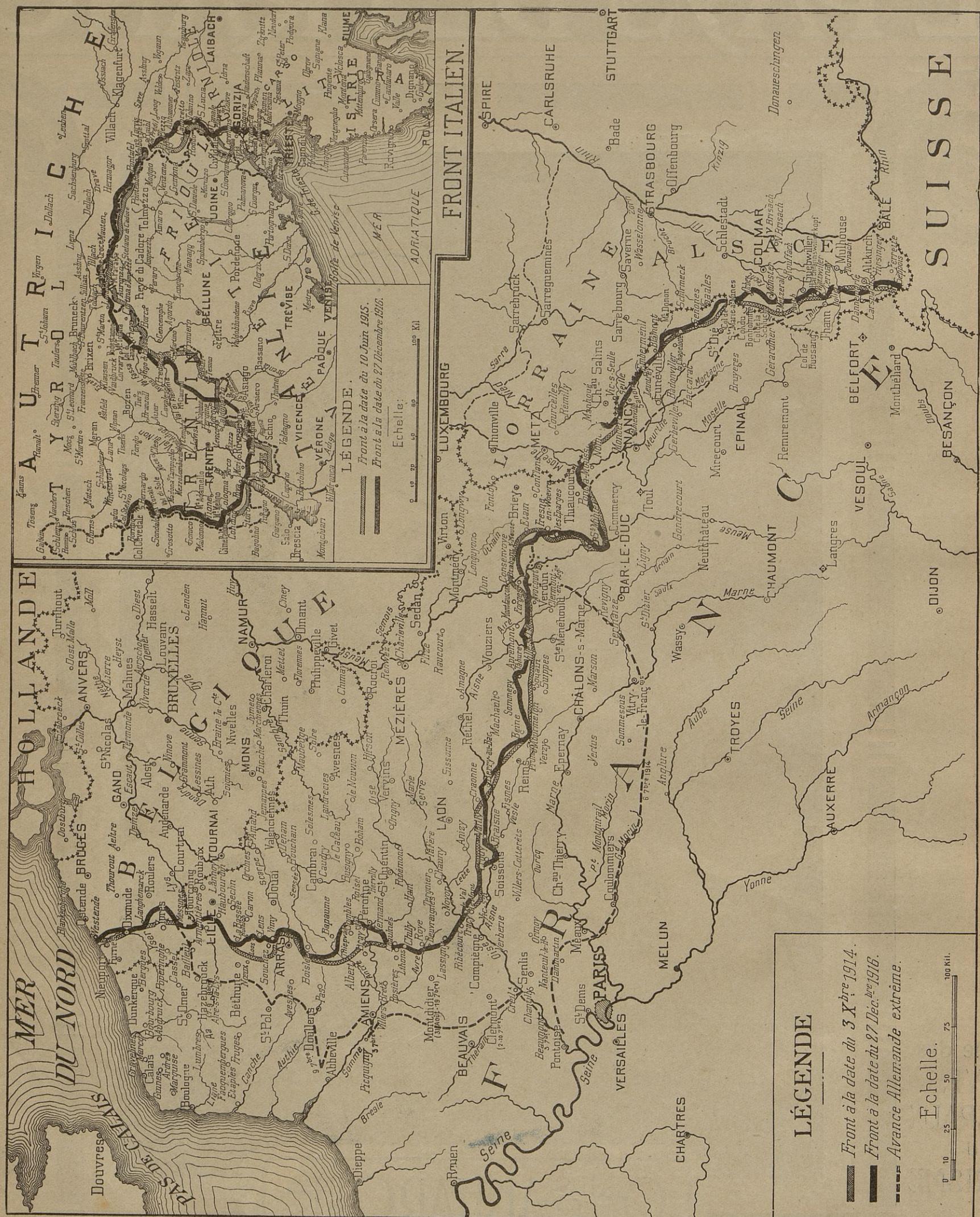
Abonnement pour la France 15 Frs.

G^{al} SAKHAROFF
COMMANDANT L'ARMÉE RUSSE
DE DOBROUDJA.

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 21 au 28 Décembre 1916

Le gouvernement de la République a pris une initiative à laquelle toute la France et ses alliés ont applaudi sans réserve. Par décret du 26 décembre, le général Joffre a été nommé maréchal de France. Cette haute dignité est la juste récompense des services rendus à la Patrie par le général qui sauva deux fois le pays : sur la Marne et sur l'Yser. Elle était sans titulaire depuis la mort du maréchal Canrobert ; aux termes du sénatus-consulte de l'an XII qui réorganisa l'institution en créant les maréchaux d'Empire, elle ne pouvait être décernée qu'au général qui avait gagné une bataille rangée ou pris deux places fortes ; ni l'une ni l'autre de ces conditions n'avait pu être remplie par aucun de nos généraux depuis 1870, au cours de la longue période de paix à laquelle mit fin l'agression allemande de 1914.

Le maréchal Joffre est le premier maréchal nommé par la République : il avait été question de lui décerner ce titre dès le lendemain de la victoire de la Marne. Il succède, dans l'ordre des nominations, au maréchal Lebœuf, qui fut ministre de la guerre du second Empire ; et il est le 325^e maréchal de France. Le titre est fort ancien, puisque c'est en 1185 qu'on le voit paraître pour la première fois dans l'Histoire ; mais il ne répondait pas, au début, à une aussi haute dignité que depuis lors. Le premier maréchal, Albéric-Clément I^{er}, seigneur de Metz-en-Gâtinais, et longtemps ensuite ses successeurs n'eurent que la charge des chevaux du roi : ils étaient subordonnés au connétable. C'est peu à peu que leurs attributions s'élèverent ; au XIII^e siècle, le maréchal commandait les armées tout en restant tenu d'exercer les fonctions primitivement attachées à son titre ; au XV^e seulement il fut exclusivement un chef militaire.

Henri IV, Louis XIII, Louis XIV créèrent de nombreux maréchaux. En 1791 leur nombre fut réduit à six ; en 1793 la dignité fut supprimée. En l'an XII (1804), Napoléon la rétablit, avec cette modification que les titulaires, au lieu du titre de maréchal « de France », portaient celui de maréchaux « d'Empire ». La Restauration remit l'ancien titre en vigueur et une loi de 1839 fixa à 6 en temps de paix, à 12 en temps de guerre, le nombre des maréchaux de France. Cette loi n'a pas été abrogée : les circonstances seules ont fait qu'il n'y eut aucune nomination depuis celle du maréchal Lebœuf.

Depuis François I^{er}, le maréchal de France a pour insigne un « bâton » long de 20 pouces, recouvert de velours bleu de roi, orné, selon les régimes, de fleurs de lis sous la Royauté, d'abeilles sous l'Empire ou d'étoiles sous la République : ce « bâton » d'ailleurs ne se voit entre leurs mains qu'aux jours de grande solennité : on ne le connaît guère que par l'imagerie ou par les spécimens que pouvaient en conserver les musées. Ajoutons que les maréchaux de France sont nommés à vie et ont droit au titre d'Excellence ; en leur parlant, civils et militaires les appellent « Monsieur le maréchal » ; ils reçoivent un traitement de 30.500 francs.

L'uniforme du maréchal ne se distingue de celui du général de division que par quelques détails : pour la petite tenue : trois rangées de feuilles de chêne et de laurier au képi et aux manches ; pour la grande tenue : sept étoiles d'or brodées sur le chapeau à claque, et ceinture toute en or.

Le haut commandement de nos armées est dorénavant constitué comme suit : au sommet se trouve le Comité de guerre, dont nous avons indiqué la composition et défini les attributions ; le maréchal Joffre lui reste adjoint à titre de conseiller technique. Le ministre de la guerre informe aux ministres intéressés et aux généraux en chef les décisions du Comité et assure la coordination nécessaire à leur exécution ; il fait instruire toutes les questions concernant la préparation et l'entretien de la guerre. Il y a deux généraux en chef : le général Nivelle, commandant en chef des armées du Nord et du Nord-Est, et de qui, en outre, dépend la liaison avec les états-majors alliés, et le général Sarrail, commandant en chef de l'armée d'Orient. L'un et l'autre sont sous les ordres directs du Comité de guerre, qui leur sont transmis par le ministre de la guerre.

Au cours de la période du 21 au 28, les opérations ont été assez actives sur le front britannique ; mais, de même que durant les semaines précédentes, c'est principalement des secteurs au nord de l'Ancre que parlent les communiqués. Le 21, nos alliés repoussent un fort coup de main en face de Lens ; ils en réussissent un au sud-ouest d'Armentières. L'artillerie enne-

mie bombarde rageusement leurs lignes entre Somme et Ancre et dans la région d'Ypres ; leur aviation donne d'excellents résultats. Le lendemain, même agitation de l'artillerie allemande ; une tentative contre la redoute Hohenzollern est brisée par nos alliés. Le 23, les Anglais font subir de grosses pertes à l'ennemi au cours d'un raid dans les tranchées au sud

d'Ypres ; continuation du travail de l'artillerie ; un fort bombardement permet aux Boches de diriger une attaque contre les tranchées britanniques vers Boesinghe : le résultat qu'ils en retirent est nul. Le 24 et le 25 sont marqués par des combats de même nature : nos alliés essaient, çà et là, de pénétrer dans les tranchées adverses ; ils tuent du monde, font des prisonniers et s'en reviennent ; vers Hébuterne, à l'ouest d'Angres, à l'est d'Armentières, ils réussissent ces petites affaires. Quand les Allemands veulent prendre leur revanche, ils sont repoussés. Les opérations de mines sont quotidiennes ; l'artillerie est toujours aussi active. Le 27 est marqué par un raid important de nos alliés dans les tranchées ennemis de première ligne au nord-ouest de Lens ; les travaux défensifs des Allemands sont bouleversés. Le bombardement est toujours violent de part et d'autre. L'artillerie britannique obtient de son tir d'excellents résultats. Les communiqués insistent, depuis le début de la période, sur l'efficacité du concours que l'aviation prête aux opérations.

Des secteurs français de la Somme, il n'y a pas de nouvelles intéressantes du 21 au 26 : le temps a été mauvais et n'a pas permis de grandes opérations d'infanterie. D'ailleurs, l'ennemi paraît avoir fixé ses préoccupations sur d'autres parties du front, et c'est surtout son artillerie qui donne. Nos nouvelles acquisitions au large de Verdun sont bombardées tous les jours. Nos soldats, le 22, effectuent avec succès plusieurs coups de main à l'est de Saint-Mihiel. Le 23, les Allemands en tentent un contre nos lignes à l'ouest d'Aubérive, en Champagne ; ils sont repoussés ; revenant à la charge le lendemain, au même endroit, ils ont le même sort. Le 25, petites affaires dans la région de Roye ; nos hommes délogent les Boches d'une tranchée. Le même jour, ils repoussent un coup de main au sud de l'Avre, dans la région de Canny, où nos lignes sont activement bombardées. On ne signale le 26

qu'une activité inaccoutumée des artilleries adverses dans la région de Lihons. Jusqu'en ces derniers temps, le front était assez tranquille ; on voit que, depuis quelques semaines, il n'en est plus ainsi : les Allemands tâtent nos lignes un peu partout dans un but facile à deviner.

Le 27, c'est encore dans les secteurs du sud de la Somme que se livrent plus particulièrement les combats d'artillerie, dans lesquels nous obtenons de bons résultats. Dans la région de Beauvraignes (sud de l'Avre), nos hommes font exploser avec succès plusieurs mines et ramènent des prisonniers pris dans les tranchées bouleversées de l'ennemi. Il va sans dire que la canonnade est toujours violente contre nos positions sur le front de Verdun. Notre aviation continue à nous rendre de grands services, tant en guidant les travaux de l'artillerie qu'en causant par de fréquents bombardements de graves pertes d'hommes et de matériel à l'ennemi. Les Allemands ont reconnu la supériorité que nous avions sur eux à cet égard, aussi ont-ils sérieusement renforcé leur aviation sur notre front et notamment dans la Somme. Cela fait l'affaire de nos as, car plus ils ont d'adversaires devant eux, plus ils ont la chance d'en descendre.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL SAKHAROFF

Jusqu'à la glorieuse offensive de Broussiloff au mois de juillet dernier, le nom du général Sakharoff n'avait pas été prononcé. A ce moment, les communiqués russes nous apprennent qu'une armée commandée par le général Sakharoff s'est emparée de Brody, à l'ouest de Loutsk, et a crevé le front austro-hongrois. Dans le formidable butin fait par les armées de Broussiloff, elle compte à son actif 1.967 officiers et 87.948 soldats prisonniers ; 76 canons, 232 mitrailleuses, 119 lance-bombes.

Le général Sakharoff a la réputation d'un chef énergique et habile. C'est lui qui fut mis à la tête des troupes serbo-russes qui entrèrent en Dobroudja pour venir au secours des Roumains : d'abord il repoussa l'armée de Mackensen jusqu'à Cernavoda ; mais le repli de l'armée roumaine l'a obligé à son tour d'évacuer le Dobroudja et de repasser le Danube, opération qu'il a accomplie avec bonheur.



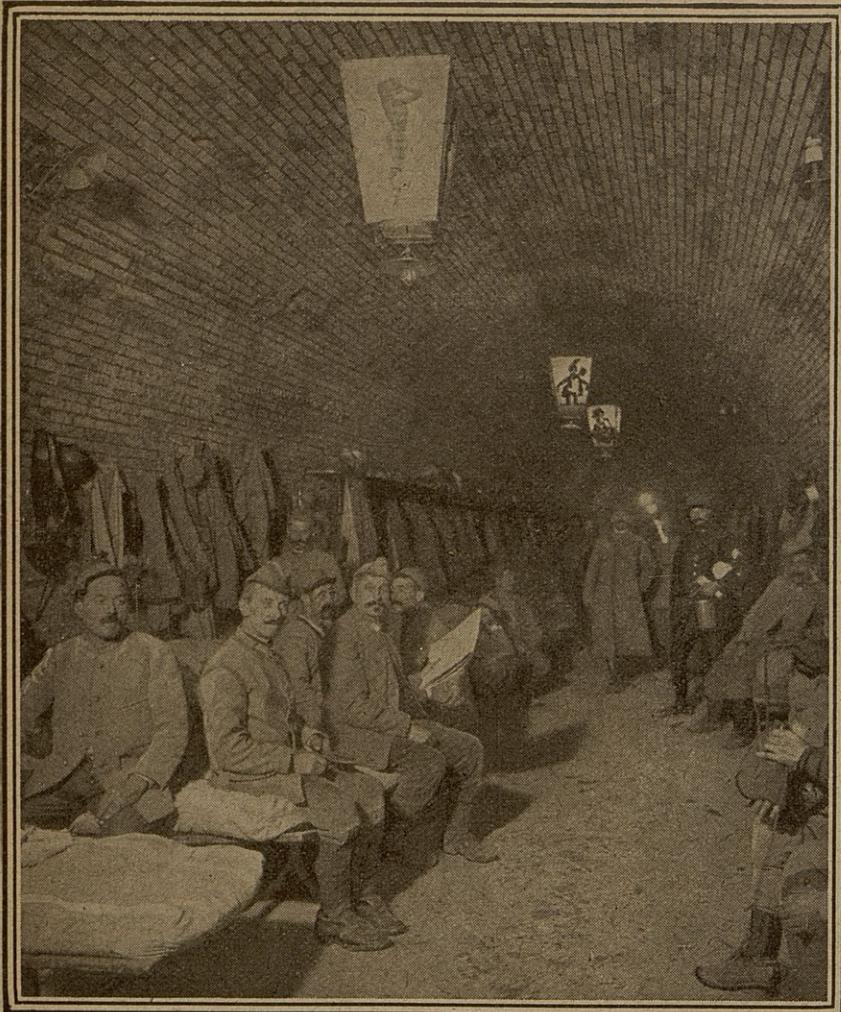
Le gouvernement de la République a pris une initiative à laquelle toute la France et ses alliés ont applaudi sans réserve. Par décret du 26 décembre, le général Joffre a été nommé maréchal de France. Cette haute dignité est la juste récompense des services rendus à la Patrie par le général qui sauva deux fois le pays : sur la Marne et sur l'Yser. Elle était



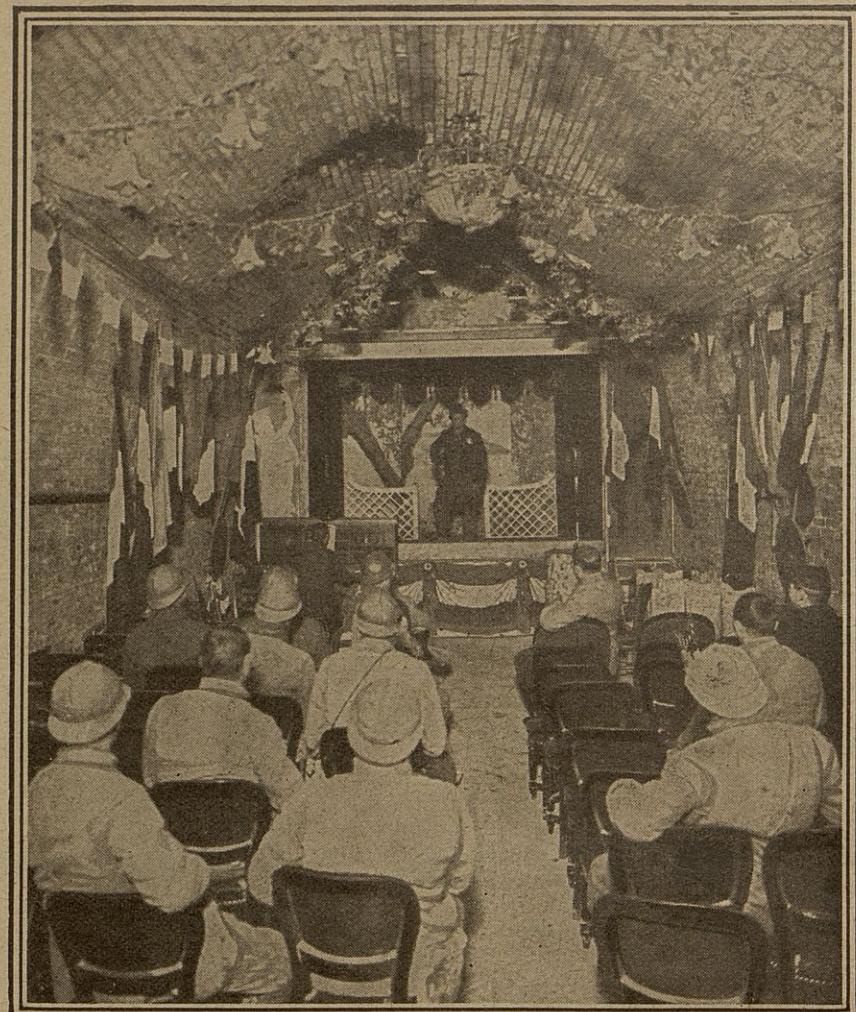
JOFFRE

Maréchal de France

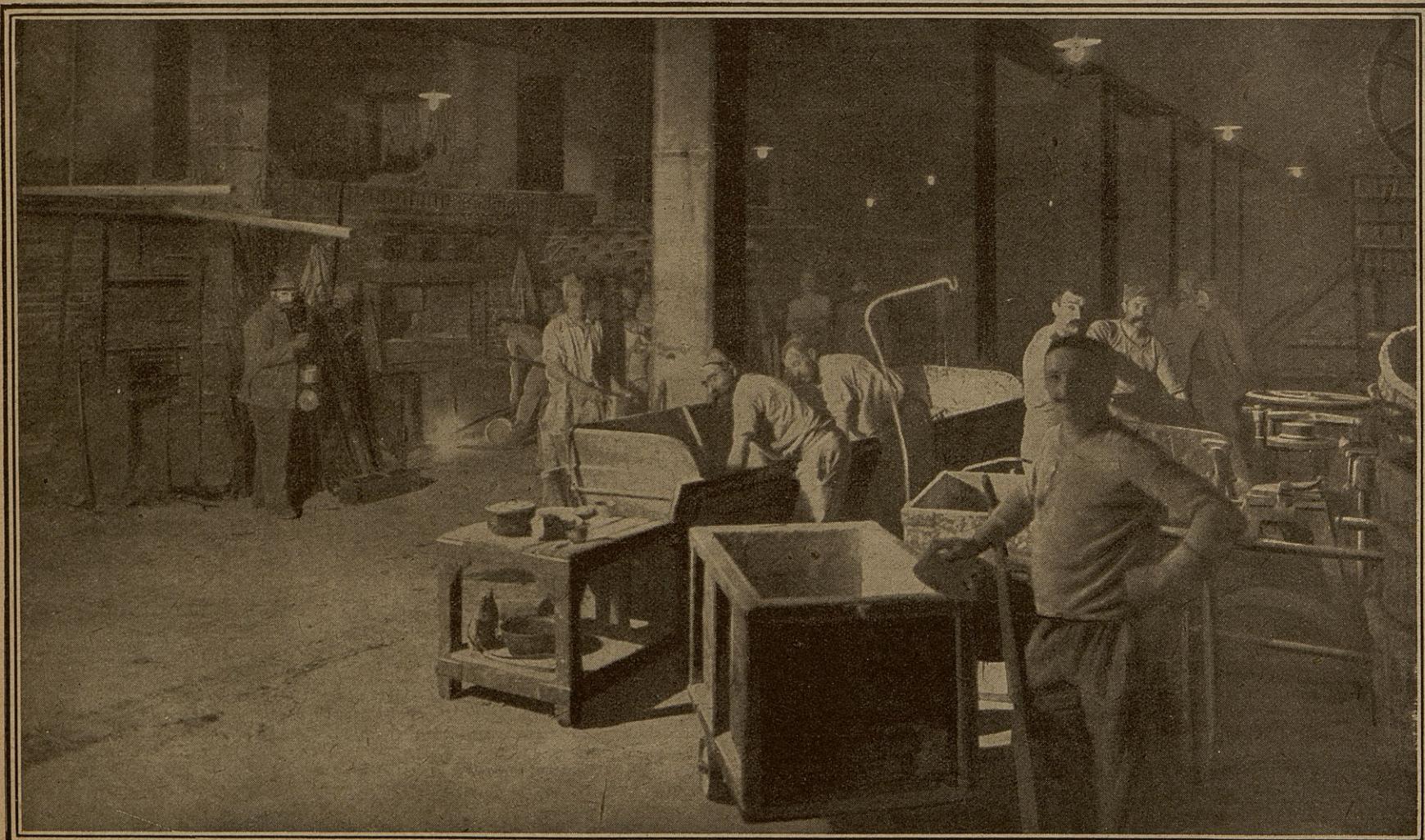
DANS LA CITADELLE DE VERDUN



L'éclatement des 420 ne peut troubler nos poilus dans les casemates converties en dortoirs. Les écrans humoristiques accrochés devant les lampes prouvent que le soldat de France aime à voir une note de gaieté dans tout ce qui l'entoure.



Le théâtre est disposé, lui aussi, au fond d'une casemate. Nos hommes l'ont orné comme ils ont pu, et ont su lui donner un aspect assez coquet. Il ne manque jamais d'artistes bénévoles et toutes ses représentations font salle comble.



La citadelle de Verdun a été construite sous Henri IV et améliorée par Vauban et par les ingénieurs de notre temps. Murs et voûtes sont à l'épreuve des plus violents bombardements. Une vie intense l'anime. Ses casemates, creusées dans le roc, abritent tous les services nécessaires à la direction de la guerre dans le secteur et aux besoins de la garnison. On y dresse des plans de victoire et on y fabrique le pain. Voici la boulangerie en action : elle ne s'arrête jamais de produire.

FRANÇAIS ET SERBES EN MACÉDOINE



Le village de Veliselo s'étend sur la pente occidentale du massif montagneux appelé Selecka Planina qui occupe le centre de la boucle de la Gerna. On s'est violemment battu dans cette région, lors de l'avance sur Monastir. Français et Serbes y combattirent fraternellement. C'est de Veliselo que sort l'attaque à la baïonnette que montre notre photographie.



Le général serbe Michitch et le général français Gérôme étudient la carte des opérations qu'ils dirigent de concert ; deux officiers, l'un français, l'autre anglais, les renseignent sur les mouvements de l'ennemi. Le général Michitch remplaça le voïvode Putnik lorsque, terrassé par la maladie, ce dernier dut prendre un repos indispensable. C'est lui qui battit les Autrichiens à Roudnik en 1914 et qui, récemment, en Macédoine, s'empara de Gornitchevo, le premier village serbe repris aux Bulgares.

VUE D'ENSEMBLE SUR L'ANNÉE 1916

par le C^t BOUVIER de LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major

L'année militaire se termine en 1916 sur des nouvelles plutôt pénibles : l'enveloppement de la Roumanie et le recul des armées de ce pays. Ce serait cependant mal juger les événements d'ensemble de cette année que de rester sur cette impression triste, produite par une action d'un moment.

Dans une guerre de si longue durée, de si grande envergure, nous devons nous abstenir d'émettre un jugement général basé sur des opérations partielles.

L'année 1916 a été féconde en graves événements militaires, et si, au début, durant les premiers mois de cette année, ces événements nous ont été contraires, une progression constante et ascendante, par un retour heureux des choses, s'est manifestée durant la seconde partie, marquant son apogée en octobre par la reprise des terrains devant Verdun ; la courbe a décliné ensuite à l'invasion de la Roumanie.

L'examen du graphique des opérations militaires permet de constater que, lors de la reprise des hostilités sur le front par tous les alliés, il y a eu une ascension rapide dans la courbe ; l'application du grand principe : « Unité d'action sur unité de front » a donc produit un résultat heureux.

FRONT OCCIDENTAL

C'est sur le front occidental, sur le front français, que se sont passés les événements les plus importants de l'année 1916.

D'une part, la ruée allemande du printemps sur Verdun ; d'autre part, la grande offensive franco-anglaise de la Somme.

Ces deux grandes opérations militaires ont mis en présence chaque fois plus d'un million de combattants ; elles ont duré plus de six mois. Les pertes ont été formidables ; on les a chiffrées par centaines de mille hommes.

L'attaque sur Verdun par l'armée allemande a été déclenchée dès février 1916 ; l'ennemi espérait devancer l'offensive des alliés au printemps et produire sur ce point une telle pression que la grande forteresse française aurait été enlevée en peu de jours. Verdun pris, c'était la rupture de notre front défensif vers l'Est et, chose plus grave encore, c'était le point d'appui donné à la ligne allemande qui, se rabattant sur la Marne, aurait prononcé l'enveloppement à nouveau du territoire français. C'était la seconde invasion de France.

La lutte sous Verdun a duré du mois de février au mois d'août 1916. Après quelques arrêts dus à la bataille de la Somme qui décongestionna l'attaque du camp retranché, les combats se ralentirent et l'attaque allemande s'arrêta. Reprise alors par les armées françaises, cette attaque fut menée parallèlement à l'offensive sur la Somme, et, en octobre 1916, nous reprenions les forts du front Est enlevés au début par l'ennemi ; en huit jours notre armée, victorieuse, réoccupait Douaumont et Vaux et rétablit le front sur ses limites de mars.

Au mois de juillet commençait sur la Somme la grande offensive franco-anglaise menée par les armées des deux pays. Là, sur un espace étroit, 40 kilomètres de front à peine, se développait une bataille de durée, bataille de tous les jours, de toutes les heures, où une immense accumulation d'artillerie jointe à un déploiement formidable de troupes donnaient l'idée de la lutte titanique que des pays civilisés se livraient entre eux.

La lutte pour l'existence, pour la vie d'un peuple s'est développée sur la Somme. L'effort français, après la bataille de Verdun, a été sublime.

L'Angleterre nous a admirablement aidés. Privée dès le début d'armée nationale, elle a su en deux ans créer des régiments qui, comme bravoure et endurance, ne le cèdent à ceux d'aucun pays. L'artillerie puissante sortie de ses usines de guerre a acquis sur l'artillerie allemande une supériorité incontestable, et les batteries qui, après la bataille de la Marne, étaient obligées de recourir à nos cadres pour les conduire au feu sont actuellement dirigées par des gens du métier formés sur le terrain même du combat.

Le front occidental est resté pour l'Allemagne le front le plus redouté. C'est sur lui que le kaiser a dirigé ses meilleures troupes et où il fait les plus grands sacrifices. D'après les documents les plus récents, on estime à 130 divisions allemandes les effectifs d'infanterie maintenus sur le front occidental, de la mer du Nord aux Vosges. En tenant compte des troupes d'artillerie, du génie, de cavalerie et des services accessoires réparties sur tout ce front de plus de 600 kilomètres, on peut évaluer à près de deux millions d'hommes le nombre d'ennemis que nous opposé l'Allemagne. N'oublions pas surtout que la force de résistance de ce front est accrue d'une façon formidable par un matériel de défense sans exemple jusqu'à ce jour et une profusion d'engins telle que l'imagination reste interdite devant leur énumération.

FRONT ORIENTAL

Le front oriental, après le recul russe en 1915, s'est constitué suivant une ligne presque rectiligne du golfe de Riga à la Bucovine dans les Carpates boisées. Il est tenu sur toute sa partie par les troupes du tsar qui ont su édifier une barrière presque invulnérable sur la Dvina, malgré les attaques répétées des armées allemandes. Au centre, de la Vilia au Pripet et principalement vers Baranovitchi, point très important, de sérieuses défenses élevées ont arrêté toutes les tentatives d'avance de l'ennemi. Il en est résulté que, sur ces deux parties du front, du golfe de Riga au Pripet, la situation n'a pas été modifiée

en 1916. Le front oriental s'est présenté comme le front occidental : « Une muraille infranchissable » de 600 kilomètres environ.

Il n'en a pas été de même dans la partie Sud, des marais du Pripet à la frontière roumaine. Là, sur près de 650 kilomètres, une offensive intense s'est développée en juin 1916. C'est l'offensive Broussiloff déclenchée par cinq armées russes concentrant leurs mouvements et leurs actions et les faisant converger vers une ligne commune.

L'attaque russe de juin 1916, lancée peut-être trop hâtivement, mais d'une façon voulue, pour venir soulager l'armée italienne alors sous le coup de l'invasion du Trentin par les Autrichiens, a été une attaque de grande envergure. Elle s'est développée sur près de 300 kilomètres d'un seul tenant, des bords du Styx au rivage du Dniester. Puisamment agencée et soutenue par des effectifs considérables, cette attaque, menée par le général Broussiloff, réussit en partie, puisque, à la fin de l'année 1916, elle a mené les troupes russes jusqu'aux Carpates, s'avancant au Nord sur Kovel et au Sud dépassant Stanislau, les lignes du Sereth, de la Strya, de la Zlota ayant été successivement enlevées, la Bucovine complètement reconquise, et Lemberg menacée à moins de 40 kilomètres. Cette offensive, qui a procuré aux armées russes une belle page de gloire, leur a livré près de 500.000 prisonniers pris sur les champs de bataille.

Si l'on peut employer une expression non militaire, mais qui dépeint bien cette offensive, nous la qualifierons d'*attaque de grand style*, comparée aux assauts massifs lancés sur des espaces étroits sur le front occidental. Ce fut la bataille de mouvement, hélas ! trop tôt arrêtée par l'accumulation des réserves de l'ennemi qui, prévoyant la rupture, amena sur le front de Galicie toutes ses ressources disponibles.

La Russie a donc fait en 1916 un gigantesque effort, et ses armées, qui augmentent sans cesse en nombre, qui s'outillent avec un matériel puissant qui leur manquait dès le début, deviennent pour les empires centraux l'objet de leurs justes craintes.

Le front oriental, à la fin de 1916, était tenu du côté de l'ennemi par des effectifs s'élevant à 108 divisions. Si l'on joint à cet

effectif de troupes d'infanterie les nombreuses divisions de cavalerie allemandes et autrichiennes réparties sur le front de Pologne et de Galicie — près de 32 divisions — les troupes d'artillerie, du génie et des services, on arrive à avoir sur le front oriental une masse de près de deux millions de combattants.

Sans doute l'armée russe qui fait face à ces forces ennemis dépasse en nombre les effectifs austro-allemands, mais du côté russe l'on ne dispose pas encore d'un matériel égal à celui des Impériaux et les moyens de concentration de nos alliés sur des points donnés sont bien inférieurs à ceux de leurs ennemis.

Chaque mois amène à la Russie des ressources multiples en hommes et en matériel. La population de ce pays, qui n'a envoyé sur le front que le dixième de son chiffre d'éléments mâles, est une mine inépuisable pour alimenter en hommes les armées de son empereur. L'année qui arrive nous réserve certainement un spectacle grandiose dans le développement numérique des armées russes. Outre les cinq millions de combattants actuellement sur les fronts russe et arménien, à l'intérieur du pays trois millions de soldats s'instruisent et sont prêts à entrer en ligne, deux autres millions viennent d'être appelés et vont rejoindre leur dépôt.

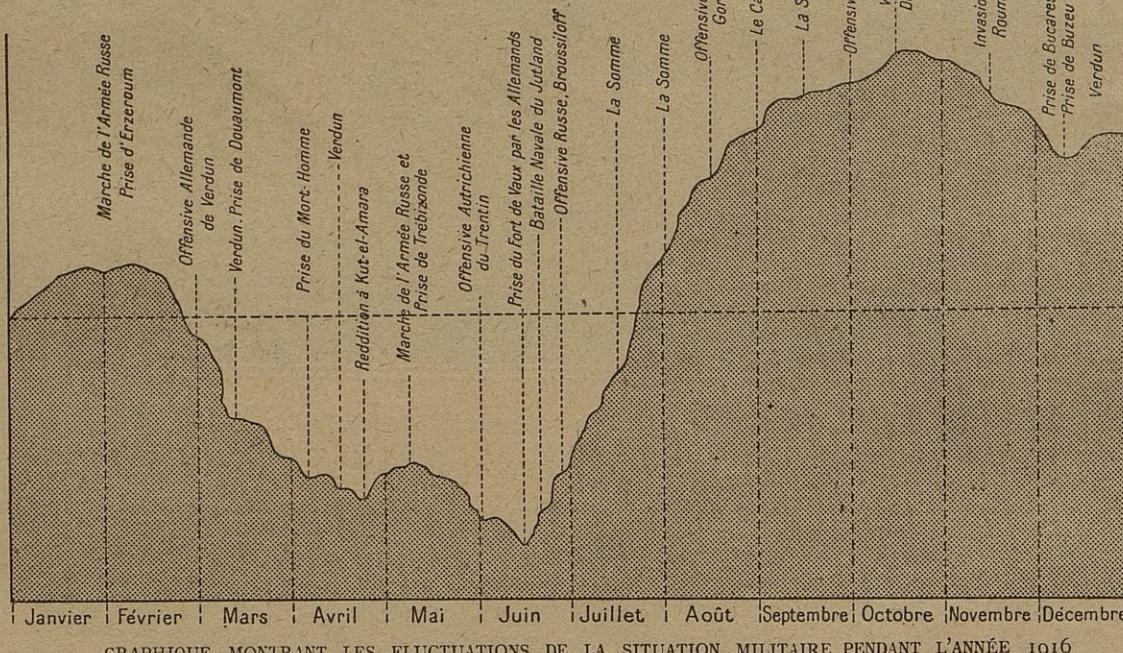
FRONT ITALIEN

Le front Sud présente cette particularité qu'il est tout entier formé par une barrière naturelle : les Alpes. Dans ces hautes montagnes, la frontière avait été tracée entre l'Autriche et l'Italie de telle façon qu'elle donnait à la première de ces puissances toutes facilités pour la défense de son territoire et pour, au besoin, prendre une offensive en pays ennemi.

Depuis les débuts des opérations militaires la longue ligne des frontières italiennes a été tenue par les troupes du roi dans le Trentin et dans le Frioul ; l'offensive italienne semblant se concentrer vers la partie Est, sur l'Isonzo.

Le printemps 1916, l'Autriche voulut se permettre une action sur le sol italien. Profitant de la disposition particulière du tracé de ses frontières, et de l'occupation du Trentin qui prononce une avancée dangereuse sur la plaine du Pô, elle concentra en Haut-Adige une armée d'offensive. Grâce à un matériel d'artillerie lourde très supérieur, à la possession des cols et à l'éloignement de l'armée italienne sur l'Isonzo, une attaque dans le Trentin, de l'Adige à la Brenta, fut déclenchée en mai 1916 ; c'était la première manifestation des armées autrichiennes dans l'offensive. Elle réussit au début, les corps autrichiens, pénétrant dans les hautes vallées de l'Astico et de la Brenta, arrivèrent au plateau d'Asiago et de loin leur apparut la plaine italienne ; mais par un retour heureux l'armée italienne arrêta l'avalanche et les divisions autrichiennes, rappelées vers la Galicie, dégagèrent le front d'attaque ; en juin 1916, l'offensive autrichienne était terminée et la menace conjurée.

Ce fut alors qu'en août 1916, le général Cadorna décida l'attaque sur l'Est, face à Gorizia et au Carso. Menée très brillamment, cette offensive permit à



GRAPHIQUE MONTRANT LES FLUCTUATIONS DE LA SITUATION MILITAIRE PENDANT L'ANNÉE 1916

l'armée du duc d'Aoste de franchir l'Isonzo, d'occuper Gorizia et de prendre pied sur le plateau du Carso.

Sur le front Sud, l'ennemi — l'Autriche seule — a massé environ 34 divisions d'infanterie dont une grande partie sur l'Isonzo et le Carso. Parmi ces troupes se trouvent surtout les brigades de chasseurs alpins spécialement affectées à la guerre de montagne. L'hiver arrête en grande partie toutes les opérations sur une notable fraction du front. L'Italie a mobilisé près de 2 millions d'hommes dont la moitié environ se trouvent aux armées ; elle dispose encore de nombreuses réserves.

FRONT BALKANIQUE

Le front balkanique peut se subdiviser en deux parties très distinctes : le front macédonien au Sud et le front roumain au Nord.

FRONT DE MACÉDOINE. — Débarquées à Salonique en 1915, les troupes de l'Entente ont formé à cet endroit un camp retranché qui, dans la conception générale des opérations balkaniques, devait servir de base aux futures offensives dans la presqu'île. L'armée française avait déjà poussé une pointe



Général NIVELLE
(France)

dont les armées, admirablement organisées et outillées, très supérieures en matériel, affirment leur suprématie, et, d'autre part, par une jeune armée, non encore habituée aux procédés de la guerre moderne, à laquelle cependant les deux dernières années auraient dû servir de leçon et la mettre en état de supporter la lutte.

La campagne roumaine de 1916 aura été l'événement triste de la fin de l'année, comme l'égorgement de la Serbie fut celui de 1915.

FRONT D'ORIENT

Dans le front d'Orient nous comprendrons tous les événements qui se sont développés en Turquie, dans le Caucase, en Egypte, en Arabie et en Mésopotamie.

Tout d'abord, c'est l'évacuation définitive de Gallipoli, la fin de l'expédition des Dardanelles.

Puis, c'est l'offensive russe dans le Caucase, menée par le grand-duc Nicolas ; la prise d'Erzéroum en janvier 1916, la prise de Bitlis, la marche en Perse, la prise de Trébizonde sur la mer Noire en mai, l'avance constante et inquiétante de cette armée russe des bords de la mer Noire aux rives du Tigre — si elle avait été appuyée par une démonstration navale et un débarquement à Alexandrette, sur la côte de l'Asie mineure, quels résultats n'aurait-on pas pu attendre ?

Bientôt, cette avance est arrêtée par les renforts turcs arrivés difficilement de leurs lointains points de concentration.

C'est alors, d'autre part, l'isolement de la colonne anglaise lancée en Mésopotamie qui, malgré les secours envoyés, ne peut briser le cercle qui l'entoure et qui à Kut-el-Amara, sur le Tigre, est obligée de mettre bas les armes (avril 1916).

Enfin, c'est une offensive sans suite d'une division turque sur le canal de Suez, où, malgré la chaleur torride de l'été, elle essaye de pénétrer jusqu'aux abords du canal d'où elle est sans peine rejetée.

Maintenant, et pour terminer les opérations vers cet Orient mystérieux, c'est la révolte générale des Arabes contre le régime turc, le soulèvement de l'Islamisme dirigé par son chef supérieur contre les oppresseurs de Constantinople : grave question, qui va ébranler le monde musulman et déchaîner une guerre sans doute pleine de complications et de redoutables aléas.

CONCLUSION

L'énumération succincte des opérations militaires en 1916, exposée dans cet article, montre l'effort fait par chacun pour arriver à la victoire finale.

Sans aucun doute les puissances alliées en 1916 ont pris un ascendant incontesté sur l'ennemi, aussi bien sur le front occidental — Somme, Verdun — que sur le front oriental — Galicie — et le front macédonien — armée de Salonique.

Cet ascendant s'est surtout manifesté dans l'initiative des opérations militaires entreprises sur tous les fronts et que l'ennemi a dû subir.

Notre sentiment final doit donc s'établir sur l'ensemble des faits accomplis en 1916 en considérant le tout et sans nous absorber sur un acte particulier.

Nous ne saurions trop le répéter : « L'unité d'action », admirable formule, doit être mise entièrement en pratique ; pour arriver à la victoire unique ne s'est pas toujours manifestée.

En face d'un ennemi dont tous les moyens sont bons pour arriver au but, même en brandissant les rameaux d'olivier, nous ne devons rien négliger, et si quelques questions sentimentales peuvent faire flétrir la décision des alliés, on doit complètement les bannir.

La concentration des efforts doit avoir lieu aux mêmes jours, aux mêmes heures, sur tous les fronts, sur tous les points choisis.

Pour l'instant, l'union étroite des quatre grandes puissances et leur volonté bien accusée de mener la guerre jusqu'au bout et jusqu'à la victoire viennent de se manifester par des changements importants dans les gouvernements des pays alliés.

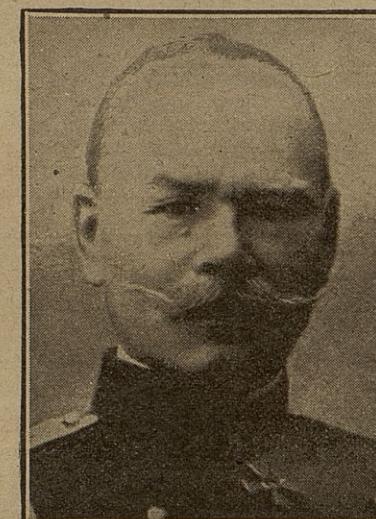
Les propositions de paix formulées tout dernièrement par les empires centraux sont de nature à attirer toute notre attention, à éclairer notre jugement.

Qu'un peuple qui n'a ni crainte ni effroi de violer les traités, de brûler les villes, de piller les cités, vienne se poser en défenseur de l'humanité ; qu'un peuple qui a jeté dans la fournaise les millions de combattants qui se tuent et s'égorgent propose d'arrêter l'effusion du sang et offre des conditions de paix, c'est un piège trop grossier dans lequel aucun des pays de l'Entente ne saurait tomber.

Au moment où se termine cette année, notre armée valeureuse s'est chargée de faire « à la française » une réponse à de semblables propositions et la nouvelle victoire de Verdun aura sans aucun doute un écho chez toutes les puissances.

Nous autres, gens de l'arrière, préparons également notre réponse ; qu'il y ait plus d'union, moins de stériles discussions dont tout le pays se trouve rassasié. Oui, nous voulons, nous aussi, la paix, mais, comme on l'a dit et redit, une paix glorieuse : « La paix par la Victoire », et pour tous aujourd'hui, plus que jamais : « Haut les cœurs et haut les volontés ! »

Décembre 1916.



Général ALEXEIEFF
(Russie)



Général CADORNA
(Italie)

LE COMMANDEMENT SUPRÈME DES ARMÉES ALLIÉES

elle n'a pas été suffisamment appliquée : la volonté unique ne s'est pas toujours manifestée.

En face d'un ennemi dont tous les moyens sont bons pour arriver au but, même en brandissant les rameaux d'olivier, nous ne devons rien négliger, et si quelques questions sentimentales peuvent faire flétrir la décision des alliés, on doit complètement les bannir.

La concentration des efforts doit avoir lieu aux mêmes jours, aux mêmes heures, sur tous les fronts, sur tous les points choisis.

Pour l'instant, l'union étroite des quatre grandes puissances et leur volonté bien accusée de mener la guerre jusqu'au bout et jusqu'à la victoire viennent de se manifester par des changements importants dans les gouvernements des pays alliés.

Les propositions de paix formulées tout dernièrement par les empires centraux sont de nature à attirer toute notre attention, à éclairer notre jugement.

Qu'un peuple qui n'a ni crainte ni effroi de violer les traités, de brûler les villes, de piller les cités, vienne se poser en défenseur de l'humanité ; qu'un peuple qui a jeté dans la fournaise les millions de combattants qui se tuent et s'égorgent propose d'arrêter l'effusion du sang et offre des conditions de paix, c'est un piège trop grossier dans lequel aucun des pays de l'Entente ne saurait tomber.

Au moment où se termine cette année, notre armée valeureuse s'est chargée de faire « à la française » une réponse à de semblables propositions et la nouvelle victoire de Verdun aura sans aucun doute un écho chez toutes les puissances.

Nous autres, gens de l'arrière, préparons également notre réponse ; qu'il y ait plus d'union, moins de stériles discussions dont tout le pays se trouve rassasié. Oui, nous voulons, nous aussi, la paix, mais, comme on l'a dit et redit, une paix glorieuse : « La paix par la Victoire », et pour tous aujourd'hui, plus que jamais : « Haut les cœurs et haut les volontés ! »

FRONT ROUMAN — Sur ce front les événements se sont précipités avec une telle rapidité qu'on ne peut suivre que difficilement la campagne de Valachie.

Tout d'abord on voit l'armée roumaine, lors de la déclaration de guerre, envahir de tous côtés la Transylvanie et pénétrer dans le pays. Malgré une juste compréhension des événements généraux qui voulaient d'abord l'écrasement de la Bulgarie et la séparation, du tronçon central, des pays bulgares et turcs, l'armée roumaine se porte entière vers le Nord ; elle néglige le Danube et, peut-être sur la foi de vagues promesses, elle oublie le péril bulgare.

Repoussée de Transylvanie par une attaque générale des troupes austro-allemandes conduites par le général de Falkenhayn, l'armée roumaine est rejetée dans les plaines de la Valachie.

Au sud du Danube, une armée austro-bulgare menée par le feld-maréchal Mackensen attaque en Dobroudja, refoule les détachements roumains et leur barre le pays par une ligne établie de Cernavoda à Constantza. Dès lors, sur cette partie du terrain, les troupes russe-roumaines se trouveront parquées et hors d'état de produire aucune action.

L'armée von Falkenhayn, débouchant alors des cols de Valachie, envahit la plaine ; sa marche est d'une extrême rapidité ; elle rappelle l'invasion de la France en 1914. Mackensen franchit le Danube et la jonction de toutes les forces ennemis forme l'armée puissante qui s'avance sur Bucarest. La capitale de la Roumanie est occupée ; l'armée victorieuse refoule vers l'Est l'armée roumaine dont les secours tardifs et trop parcimonieux en hommes et en matériel envoyés par les Russes ne peuvent modifier l'aspect général de la situation. La Valachie tout entière est occupée et, en fin d'année 1916, nous voyons les Austro-Bulgaro-Allemands arriver sur la ligne de Buzu à Braïla sur le Danube. C'est donc la perte de toute la partie au nord de la courbe du grand fleuve.

Triste campagne militaire, menée, d'une part, par un ennemi puissant et

SUR LE FRONT BRITANNIQUE DE LA SOMME



On peut se rendre compte par ces photographies de la gêne que le mauvais temps, comme le signalent trop souvent les communiqués, apporte dans les opérations militaires. Après quelques jours de pluie, le théâtre de la guerre est un immense lac de boue. Il faut pourtant que certains travaux s'exécutent. Voici, à gauche, des tommies amenant des rouleaux de fil de fer pour la défense de leur tranchée. A droite : deux hommes lavent leur fusil boueux dans une flaque d'eau.



Ce que l'on prendrait à première vue, dans notre photographie de gauche, pour un ruisseau roulant son eau bourbeuse entre des arbres dénudés n'est autre chose qu'une tranchée de nos alliés remplie par les pluies. A droite : une corvée puise dans le lit d'un vrai ruisseau, à l'aide d'une manche, l'eau nécessaire aux ablutions pour les hommes du cantonnement voisin, car ni le mauvais temps ni le voisinage de l'ennemi ne font oublier à Tommy l'heure du tub.

LES PROPOSITIONS BOCHES DEVANT LE REICHSTAG



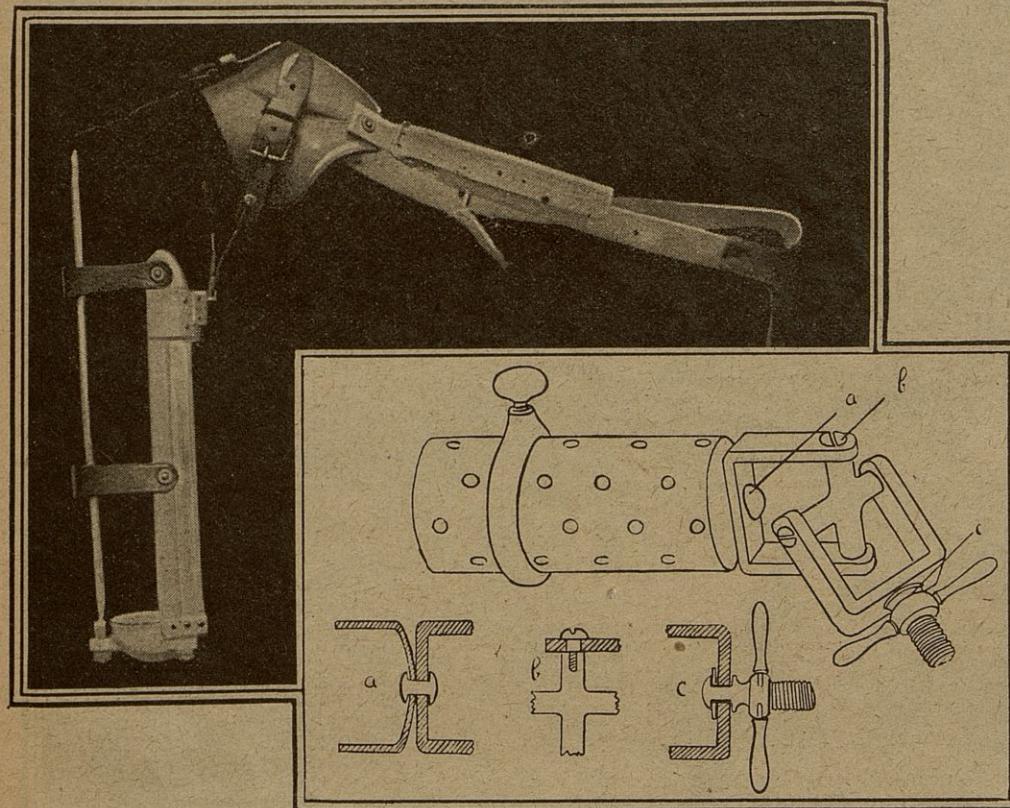
Voici une photographie de la séance, désormais historique en Allemagne, tenue par le Reichstag le 12 décembre. Le chancelier de l'Empire, M. de Bethmann-Hollweg (+), l'homme au « chiffon de papier », donne lecture de la fameuse note concernant la paix remise par l'Allemagne aux puissances de l'Entente. Aux côtés du chancelier se trouvent les ministres et secrétaires d'Etat. Cette note provoqua au Reichstag et dans le peuple allemand un enthousiasme que l'accueil des alliés a depuis refroidi.

LE RETOUR A LA TERRE

Le retour du mutilé à la terre est un des plus graves problèmes de l'après-guerre. Il importe non seulement que notre terre de France ne soit pas privée des bras qui peuvent la fertiliser, mais, de plus, il ne faut pas que les travailleurs des champs, après avoir fait leur devoir de Français, soient exposés à devenir des épaves à la ville. L'expérience est faite dès à présent : la profession agricole est celle dont la reprise est toujours facile, quelle que soit la mutilation. Enfin, ainsi que l'a démontré le docteur Régnier dans sa carte sur les professions accessoires de l'agriculture, la vie du village comporte pour les plus infortunés toute une série de petits métiers faciles à apprendre et qui permettent à tous de retrouver le bien-être au foyer reconstitué.

APPAREILLAGE

La première condition à réaliser est un appareillage adapté. Le Service de Santé fournit les mutilés d'appareils identiques pour tous. La lacune qui reste à combler est de munir en plus le travailleur d'un bras de travail. Celui-ci doit être léger, permettre la transpiration sans macération dans des cuirs her-



LE PREMIER APPAREIL EMPLOYÉ ET LE PERFECTIONNEMENT DE M. JULLIEN

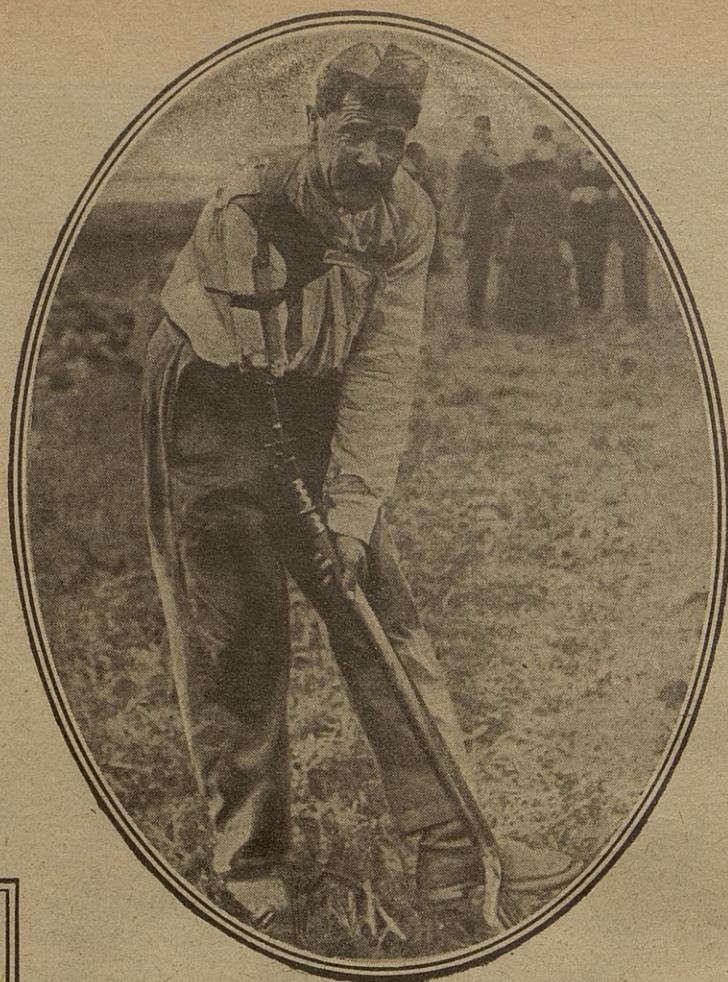
métiquement clos et être très résistant, plus résistant peut-être que les appareils officiels, car on ne se rend compte de l'effort fourni par un moignon, même court, que par l'expérience des appareils brisés.

Plusieurs modèles de ces bras de travail s'adaptant au moignon ont été mis à l'essai. Le premier de tous, je crois, fut copié sur les appareils omnibus fournis par les centres de rééducation autrichiens. Il se compose essentiellement de deux montants métalliques garnis de demi-cercles et réunis par des vis à une rondelle de bois inférieure portant un pas de vis femelle et deux tirettes où l'on peut adapter des courroies. Cet appareil se tord précisément parce qu'il n'a que deux montants ; les vis prennent très rapidement du jeu ; de plus, il n'est fixé que par une épaulière sans rien qui le retienne sous les bras, de telle sorte que, malgré sa simplicité, il devient onéreux par la nécessité du renouvellement fréquent et, de plus, à cause du défaut de fixation, ne peut être utilisé que pour des mutilés ayant un moignon relativement long de 13 à 15 centimètres.

Un autre appareil, plus séduisant, a été imaginé par un industriel lyonnais et présente un perfectionnement réel. Il est entièrement en aluminium, sauf les écrous de fixation. Il se compose de trois lamelles en aluminium dont les deux plus courtes, destinées à être placées sous le bras, sont solidaires entre elles, tandis que la lamelle externe, la plus longue, est libre. Ces trois lamelles sont réunies par des écrous à une sorte de culot ogival où se trouve la vis femelle. La fixation se fait également par une épaulière, mais elle est complétée par une corde de boyau qui glisse sur une poulie fixée sur l'appareil sous les bras ; elle est ainsi beaucoup plus complète. Les trois lames embrassent solidement les moignons et permettent le travail à des amputés n'ayant que six centimètres de moignon. Leur seul défaut réside en la fragilité de la lamelle externe qui se brise assez facilement ; encore serait-il facile d'y remédier.

Il reste à fixer le manche de l'outil : bêche, pioche ou faux, sur l'appareil et à lui laisser tous les mouvements qu'exécutera un bras normal, c'est-à-dire flexion, extension et rotation sur son axe. Il est évident que, chez l'amputé, ces mouvements seront passifs, c'est-à-dire exécutés par le membre sain, mais encore faut-il que le mode de fixation ne soit pas une gêne et, par suite, un accroissement d'effort. La fixation la plus simple fut tout d'abord la fixation à courroie dans l'appareil autrichien, mais les lanières de cuir se tordent rapidement sur elles-mêmes et leur souplesse est relative quand la fixation est ferme ; de plus, leur usure est rapide.

Un infirmier lyonnais, M. Jullien, a imaginé un appareil composé d'un tube métallique qui engaine l'outil et simplement monté sur un bardan. C'est très simple, mais nous avons vu l'utilisation de cet



LE TRIANDINAGE A L'AIDE DE L'APPAREIL

appareil sur une assez grande échelle pour le juger ; il répond à tous les besoins agricoles : triandinage, fauchage, piochage et même labourage, nous le verrons plus loin.

LA RÉÉDUCATION FONCTIONNELLE

Il faut apprendre au mutilé à se servir de ces appareils. Il faut adapter surtout son nouvel effort à son nouvel état fonctionnel. On le comprend : le travail, surtout pour les amputés du bras, les plus nombreux, n'est plus également réparti entre les deux membres. Le bras amputé ne fournira des mouvements actifs que dans l'articulation de l'épaule, c'est pourquoi il importe que la fixation y soit solide, sans entraver les mouvements. Pour le reste, il servira de point d'appui mobile aux mouvements imprimés par l'autre membre. Quand on a rendu au mutilé toute la souplesse de son épaule, cette rééducation est rapide, pour ainsi dire spontanée. Muni de ces appareils, en une ou deux séances, il bêche, triandise et pioche ; mais le mutilé se fatigue vite, car il n'est point adapté, entraîné à sa nouvelle fonction. Il y a, comme nous le disions plus haut, une sorte de déséquilibre entre le travail des bras. Ce qui lui reste à faire ne peut s'acquérir que par la continuité du travail, un nouvel entraînement méthodique professionnel.



UN MUTILÉ PEUT BÊCHER A L'AIDE DE L'APPAREIL



LE FAUCHAGE A L'AIDE DE L'APPAREIL

L'ENTRAÎNEMENT

Cette adaptation est peut-être ce qu'il y a de plus facile à réaliser avec une organisation bien comprise et dont les éléments seront dispersés dans toutes les régions de la France, dans tous les cantons mêmes. Il y a, un peu partout, de grandes exploitations agricoles où la main-d'œuvre manque ; pourquoi, avec le consentement des propriétaires, ne les transformerait-on pas en fermes-écoles provisoires ? Chacun y trouverait son compte ; le propriétaire en ayant une main-d'œuvre assurée, le mutilé en se retrouvant dans un milieu identique à celui qu'il ne peut rejoindre encore parce que sa réforme n'est pas instruite ou son appareil réglementaire confectionné, milieu où il reprenait le goût du travail, loin de l'atmosphère des hôpitaux, débilitante toujours au point de vue moral ; il y trouvera la possibilité de s'entraîner, de se perfectionner dans sa profession, tout en gagnant quelques subsides.

LE RÉSULTAT DU TRAVAIL AGRICOLE DES MUTILÉS

Avant de pouvoir émettre le vœu des fermes-écoles multiples, il était nécessaire de se rendre compte de ce que pouvait être le rendement du travail des mutilés. Nous y sommes arrivés à Lyon par des concours d'encouragement. Les mutilés avaient à travailler une surface de 24 mètres.

Pour retourner une

surface d'égale étendue, il faut à un homme normal, travaillant pendant dix heures d'une façon continue, deux heures au minimum. Tous nos mutilés ont accompli ce travail dans un temps inférieur à cette normale. Il faut tenir compte dans ce résultat de l'émulation du concours et de la durée relativement courte de l'effort demandé.

Il n'y a pas eu de différence appréciable, ni comme durée, ni comme fini du travail, entre les amputés du bras ou les amputés de l'avant-bras.

Pour le fauchage comme pour le triandinage, le travail a été accompli d'une façon très satisfaisante et dans un temps inférieur à la normale, puisque nos mutilés n'ont mis qu'une heure en moyenne à faucher 4 ares, tandis qu'un homme normal fauche 3 ares 3 pendant ce temps.

Au commencement d'octobre l'expérience a été renouvelée à Montluel, petit bourg voisin de Lyon, où ont été prises les photographies ci-jointes ; il y avait cette fois une autre épreuve : le labourage et, pour ne point éluder la difficulté, elle fut exécutée non avec le brabant, mais avec la charrue de l'ancien modèle. Ici encore les résultats furent des plus satisfaisants, l'appareil de Jullien permettant de maintenir la marche de la charrue même sans être fixé, ce qui permettait de l'enlever rapidement en cas d'alerte du côté de l'attelage. Ici, pourtant, une modification est nécessaire pour éviter que les secousses ne se transmettent trop brutales à l'appareil et au manche. M. Jullien encore (il nous pardonnera de mettre sa modestie à rude épreuve, mais il a rendu les plus grands services à la rééducation agricole par son ingéniosité) interposa entre l'appareil et son porte-outil un amortisseur à ressort. C'était assez pour rendre le travail facile.



CONCOURS DE LABOURAGE ENTRE MUTILÉS, A MONTLUEL

La preuve est donc faite : les mutilés du bras peuvent, s'ils le veulent, reprendre les travaux agricoles.

LES AMPUTÉS DU MEMBRE INFÉRIEUR

Nous avons fait une place à part aux mutilés du membre inférieur, non pas que le retour aux champs leur soit interdit, mais le problème n'est plus le même. Une première difficulté se présente : avant de songer à travailler, l'amputé de jambe, et de cuisse surtout, doit apprendre à se tenir en équilibre, sans canne ni bâquilles : cette rééducation fonctionnelle est longue, parfois laborieuse, surtout avec les pilons et les jambes rigides qui forcent les blessés à marcher le tronc légèrement redressé en arrière ; de plus, la flexion du tronc en avant, si fréquente dans le travail de la terre, est entravée par la ceinture, surtout quand le pilon ne porte pas d'articulation à la hanche, ce qui est la règle générale.

Pour faciliter la rééducation professionnelle de cette catégorie de mutilés, il serait nécessaire que l'on étudie le perfectionnement des appareils de travail un peu trop rudimentaires.

Mais encore cet appareillage provisoire et défectueux est-il une gêne seulement et non pas une entrave. Et à toutes les parties du concours de Lyon des mutilés du membre inférieur ont pris part : ils peuvent bêcher, faucher et labourer ; mais ils furent moins nombreux que les amputés de bras parce que la plupart de ceux hospitalisés à Lyon n'avaient point achevé leur rééducation fonctionnelle.

CE QU'IL RESTE A FAIRE

Pour faciliter le retour des mutilés à la terre, l'Etat devrait favoriser, encourager même par des subsides l'éclosion de syndicats agricoles.

Les travailleurs, surtout les petits propriétaires et les fermiers, et ils sont en majorité, ne peuvent acquérir toute la machinerie perfectionnée dont les grandes exploitations peuvent disposer. Il serait à souhaiter que des syndicats communaux ou cantonaux acquièrent toutes les machines perfectionnées qui permettent un travail de la terre facile, presque automatique. Le nombre de ceux qui reprenaient leur métier de cultivateur serait plus grand encore ; leur infériorité serait nulle auprès de ceux qui disposent de tous leurs membres et la production générale du pays serait considérablement augmentée. Ainsi serait cicatrisée une des plaies déouloureuses de cette guerre.

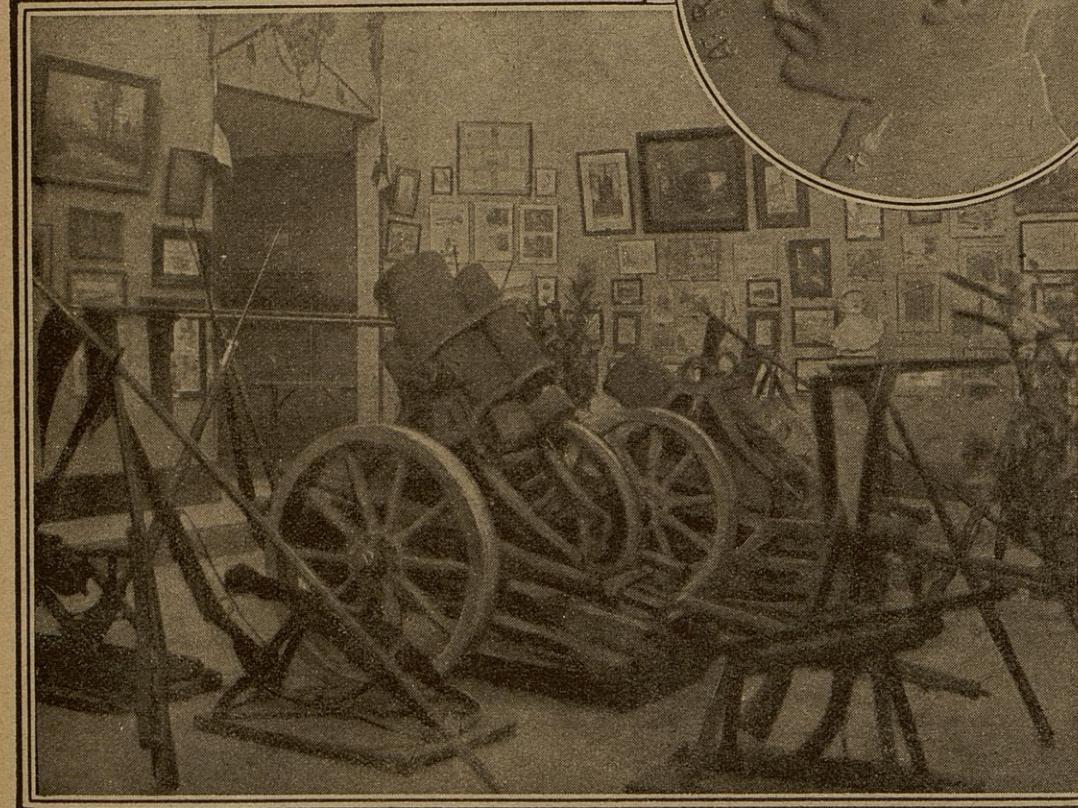
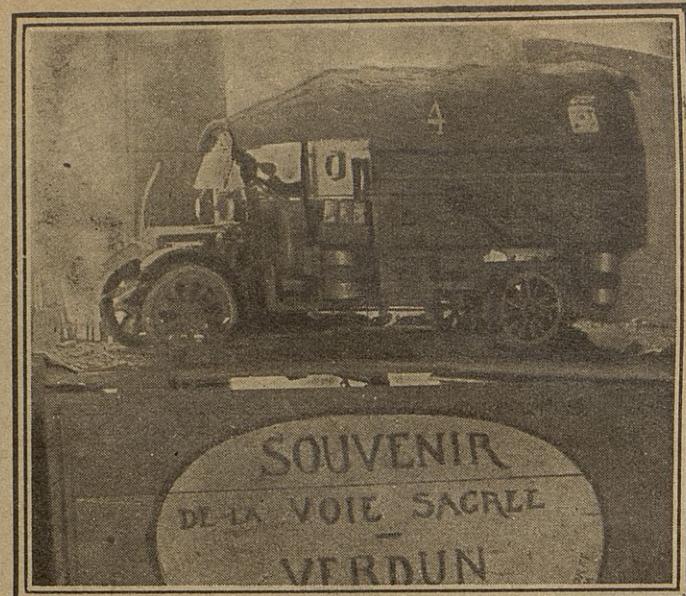
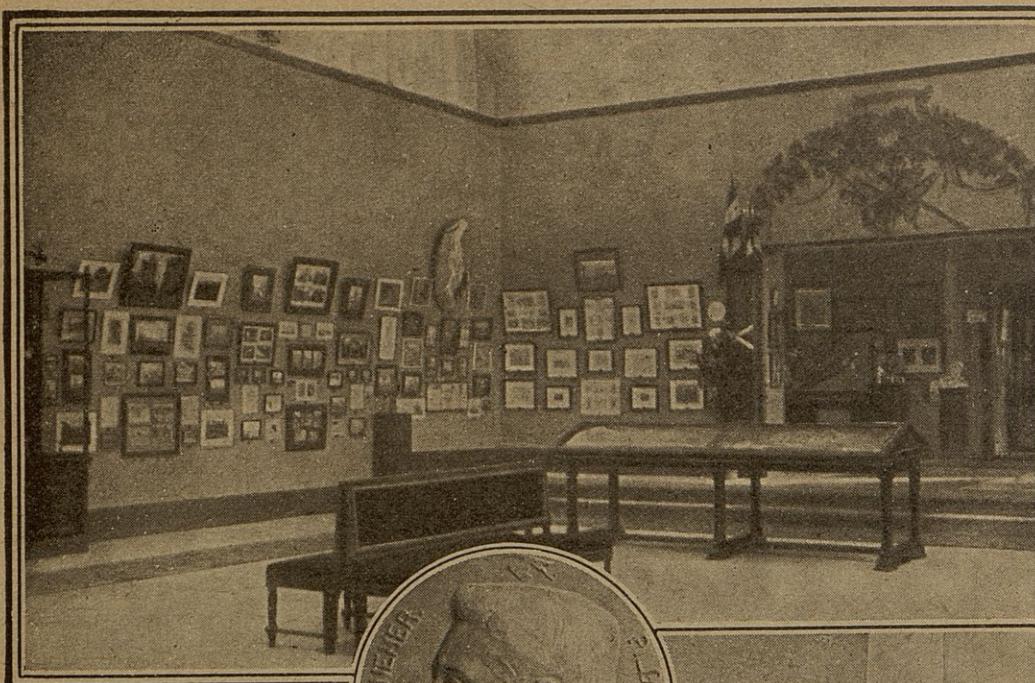
D'Y. DE KERSTAG.



CONCOURS DE TRIANDINAGE ENTRE MUTILÉS, A MONTLUEL

(Clichés du Service de rééducation des mutilés de Lyon.)

LE « SALON DES ARMÉES » AUX TUILERIES



S'inspirant de l'idée qu'avait réalisée le « Pays de France » en 1915 dans son exposition : « l'Art à la Guerre », le « Bulletin des Armées » vient d'ouvrir au Jeu-de-Paume le « Salon des Armées », où figurent tableaux, dessins, sculptures, objets d'art exécutés par des soldats. Parmi les œuvres exposées, on remarque les médaillons de nos aviateurs les plus connus dus à P. Cipriani et qui sont vendus au profit des veuves et des orphelins de l'Aviation. Le « Salon des Armées » comprend aussi une section belge.



PAR GEORGES LE FAURE

CHAPITRE IX (Suite)

LE SECRET DE FELLOW

Fridette aussi devint toute rouge et balbutia :

— Alors, c'est à cause de moi que ce misérable aurait tenté de vous assassiner ?...

— ... J'en ai la conviction. Quand il m'a rencontré au chalet, son désappointement a été profond... je m'en suis aperçu... Sans doute, sa jalousie a-t-elle pris ombrage de ma présence...

Elle lui prit la main, murmuran :

— Vous me voyez désespérée.

Il la regarda longuement comme s'il eût hésité à parler, puis, enfin, d'une voix qui tremblait un peu :

— Vraiment, Fridette, regrettiez-vous autant que cela que ce misérable ait pu être jaloux de moi ?...

Elle détourna la tête et garda le silence.

Alors il comprit qu'il ne pouvait se taire davantage et, se penchant vers elle, murmura :

— Si je vous disais que sa jalousie avait raison d'être !... oui, sur le bateau, déjà, quand vous jouiez au tennis avec lui, j'enviais sa légèreté, son adresse qui lui permettaient cette fréquentation dont je m'exaspérais...

— André... interrompit-elle...

— ... Je me sentais si invinciblement attiré vers vous...

— Oh ! André !... André !...

Et elle ajouta, mise en confiance par cet aveu, si simple, si touchant :

— Moi aussi, je vous aime... et je ne saurais vous dire les transes effroyables par lesquelles j'ai passé durant ces trois jours que j'ai vécu, seule ici, avec ce misérable, soupçonnant le sort affreux qui devait être le vôtre et ne pouvant rien pour vous...

Ils demeurèrent longtemps, sans parler, les yeux rivés sur l'admirable panorama que faisait à leur pied le miroir étincelant du lac dont les eaux, frappées par les dernières lueurs du jour, semblaient d'argent poli...

Enfin le soleil disparut derrière le Grosshorn et subitement l'espace s'assombrit.

— Rentrons, fit-elle tout à coup en se levant.

— Je voudrais pouvoir rester éternellement ici ; il me semble que l'air est encore tout vibrant de votre aveu et ce m'est une musique délicieuse...

— Venez, dit elle gentiment moqueuse ; cette musique pourrait vous être pernicieuse, d'autant plus qu'au chalet, bien au chaud dans la salle, vous pourrez l'entendre encore, si elle vous charme à ce point...

— Oh ! Fridette !... petite Fridette !...

Et ils regagnèrent la Weisse Frau, lui appuyé sur e bras de sa fiancée, elle guidant ses pas avec une sollicitude quasi maternelle, toute fière de le sentir si faible encore et contraint d'avoir recours à elle...

En arrivant au chalet, ils trouvèrent la vieille tante Bienthal, affligée et inquiète...

— Fellow ne va pas, déclara-t-elle ; il est demeuré couché toute l'après-midi près du poêle et il se plaint sans discontinuer... Tenez, l'entendez-vous ?...

Par la porte de la cuisine arrivaient en effet des gémissements légers et doux, comme ceux d'un enfant...

— Pauvre Fellow, murmura André, jamais il ne s'est remis de sa blessure.

Fridette, qui s'était hâtée tout de suite, appela :

— Oh ! monsieur Routier... monsieur Routier... venez donc voir... le pauvre Fellow !...

André s'empessa et trouva la jeune fille agenouillée près de l'animal : Fellow haletait, la langue pendante, hors de sa gueule qu'une bave épaisse salissait...

Ses yeux ternes se fixaient avec une sorte de prière sur sa maîtresse, semblant lui dire :

— Tu vois dans quel état je suis... et tu ne fais rien pour me soulager !... Cependant, toute ma vie, je me suis ingénier à t'aimer du mieux que j'ai pu...

La jeune fille avait conscience de ces muets reproches ; les paupières débordantes de larmes, elle s'écria :

— Je vais descendre jusqu'au chalet d'Eschinensee et, de là, je téléphonerai au vétérinaire de Kandersteg de monter de suite...

Voir les n° 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114 et 115 du *Pays de France*.

— Tu es folle ! clama la tante Bienthal ; descendre à Eschinensee !... par la nuit qui vient !...

— On ne peut pas laisser mourir Fellow !...

— Non, certainement, déclara André ; aussi, est-ce moi qui vais descendre !

Et, déjà, il reprenait son chapeau et son bâton, lorsque soudain un étourdissement le fit chanceler et il dut se soutenir à un siège pour ne pas tomber...

— Vous voyez bien ! déclara Fridette, cette promenade seule vous a fatigué plus qu'il n'aurait fallu !... Vous allez rester ici... bien au chaud, à vous reposer... Moi, je n'en ai pas pour longtemps... je connais des raccourcis qui abrégeront la route...

Tout en parlant, elle prenait sa cape, un bâton, une lanterne...

Voyant ces préparatifs, Fellow témoigna l'intention d'accompagner sa maîtresse, mais il retomba sur le flanc en poussant un gémissement douloureux...

La jeune fille s'agenouilla, recoucha la bête avec une autorité tendre ; puis, à André :

— Je vous le recommande... Soignez-le bien pendant mon absence...

Pendant quelques instants, le jeune homme demeura immobile, l'oreille tendue vers le bruit des pas pressés qui claquaient sur le sol durci...

Après quoi, il gagna la salle où un grand feu brillait, mettant de la chaleur et de la gaîté dans le plus petit recoin... Et, comme il avait de la joie plein l'âme, il s'installa, tout heureux, au coin de la cheminée, revivant avec délices chaque moment de ce délicieux après-midi...

Ainsi donc, Fridette l'aimait !...

C'était, par tout son être, une sensation intime de bonheur parfait !...

Ah ! comme ce bonheur eût été absolu, complet... si, brusquement, ses regards étaient tombés sur un journal déplié sur la table, un titre en gros caractères n'avait attiré son attention...

C'était l'heure angoissante des attaques sur l'Yser, alors que les Allemands révoyaient de leur marche sur Calais !...

Le journal suisse, commentant les nouvelles, laissait entendre que, peut-être bien, y aurait-il lieu pour la Confédération de songer un peu à elle-même, avant qu'il fût longtemps...

Des agents allemands sillonnaient les cantons de Berne et de Vaud, avec des allures singulières et des curiosités inquiétantes...

« Peut-être, disait-il, l'Allemagne serait-elle prochainement tentée d'emprunter le territoire helvétique pour faire passer des troupes, afin d'opérer sur le flanc français une utile diversion ! »

Ces mots rappelaient alors à André les confidences du vieux Merlier, et desquelles, avait-il déclaré, dépendaient le sort de la Suisse et peut-être même celui de la France...

Vainement, le jeune homme avait fouillé en tous sens la contrée pour découvrir ce point dont la victime de Mornstein avait emporté le secret dans la tombe, ce point qui suffisait à anéantir les combinaisons de l'envoyé du grand état-major de Berlin...

Que n'eût-il donné pour pouvoir le repérer, ce point mystérieux ?...

Hélas ! Mornstein lui-même, un fort entre les forts, s'y était épuisé et avait fini par y laisser sa raison et sa vie...

— Eh bien ! mon vieux Fellow ! murmura le jeune homme interrompu dans ses méditations par l'arrivée du chien... Comment ça va, mon camarade ?

L'animal, sous le lancement de la souffrance, avait trouvé l'énergie de se traîner jusqu'à ses pieds, et là, couché sur le flanc, levait vers lui sa grosse tête

— Tu souffres ?... mon vieux ?... interrogea le jeune homme en se penchant vers la bête, dont il caressait la toison épaisse avec sollicitude...

Quelque douce que fût la caresse, Fellow cependant en souffrit et un gémissement lui échappa...

— Pour examiner la blessure plus attentivement, il eût fallu couper tout ça, murmura André.

Il palpa doucement la bête, cherchant, en écartant les poils, à se rendre compte de l'état de la blessure... Mais la toison était si épaisse qu'il ne pouvait y parvenir sans arracher au patient des petits gémissements douloureux...

Alors, comme une paire de ciseaux trainait sur la table, il s'en servit pour dégarnir les abords de la blessure dont les lèvres lui parurent suppurer fortement...

Evidemment, André pouvait « y voir plus clair », comme disent les praticiens ; mais le travail des ciseaux était encore très imparfait ; la toison était tellement drue qu'il était douteux que les remèdes pussent agir avec toute l'efficacité désirée.

André alors se souvient que, dans sa toute jeunesse, à la suite d'une chute, une plaie lui était venue à la tête, le chirurgien, pour pouvoir appliquer plus utilement son pansement, avait été contraint de lui raser une partie du crâne.

Oui l'empêche d'en faire autant pour Fellow ? Et

le voilà qui, le blaireau en main, se met à la besogne...

Sous les coups du rasoir, la toison disparaît progressivement et alors... soudain, sur la peau de l'animal, apparaît un singulier tatouage.

A mesure que la tonsure s'élargit, ces signes prennent entre eux une coordination bizarre.

Il active fiévreusement son travail, mais sa main ne tremble pas. Il a l'instinct que des intérêts sacrés sont en jeu.

Peut-être tient-il la clé du mystère qui le préoccupe depuis si longtemps !...

Oui... oui... maintenant, il ne peut plus avoir de doute : ces lignes, ces points, ces hachures, ces chiffres... ce sont tous les détails d'un plan topographique...

Et ce plan, c'est celui de la région de Kandersteg !...

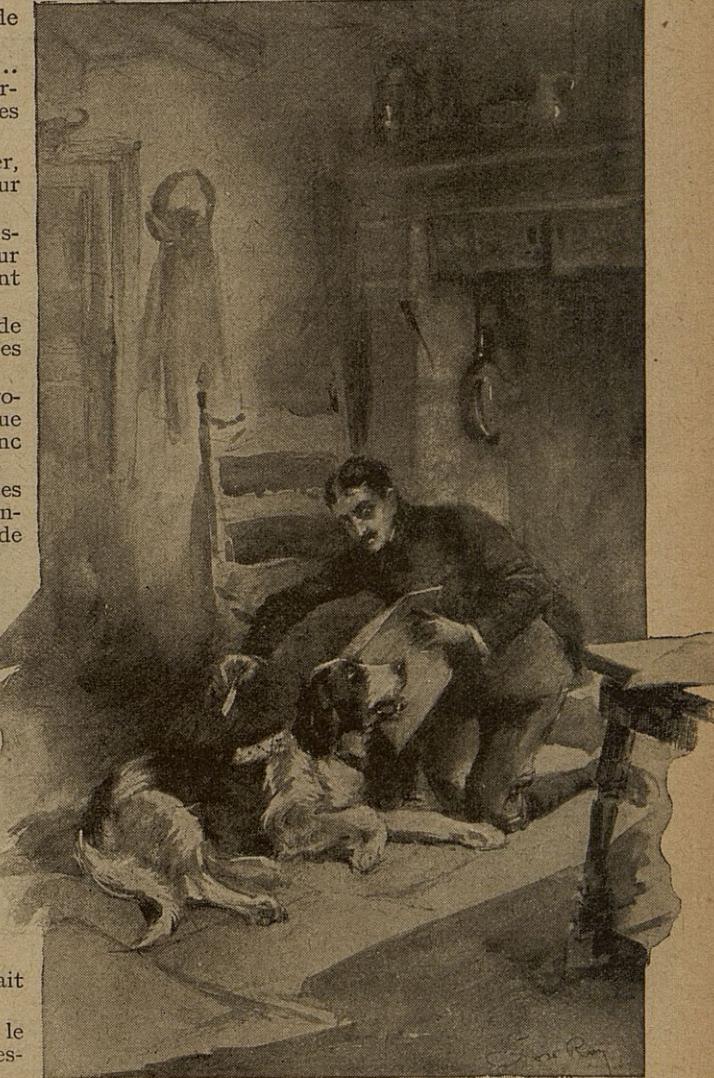
Voici le tracé du tunnel... voici Brig... et de ce côté Spiez !... puis, ici, les pics de la Jungfrau... et le Grosshorn... et la Weisse Frau, et le cours de la Kander... et là, les glaciers d'Aletsch.

André Routier n'en peut croire ses yeux !... et cependant, aucun doute n'est possible : le vieux François Merlier a voulu confier à son fidèle compagnon le secret duquel dépend le sort de sa patrie !...

Oui, oui, Fellow porte sur lui l'itinéraire qui doit permettre d'accéder au point mystérieux que Mornstein a cherché durant si longtemps à surprendre.

Une carte à la main, André compare les deux tracés et il se repère aisément au moyen du pointillé qui, sur le derme de l'animal, indique la route à suivre à travers les pics et les précipices...

C'est bien loin de la région de la Weisse Frau,



presque dans celle de la Jungfrau que François Merlier a accompli son mystérieux travail...

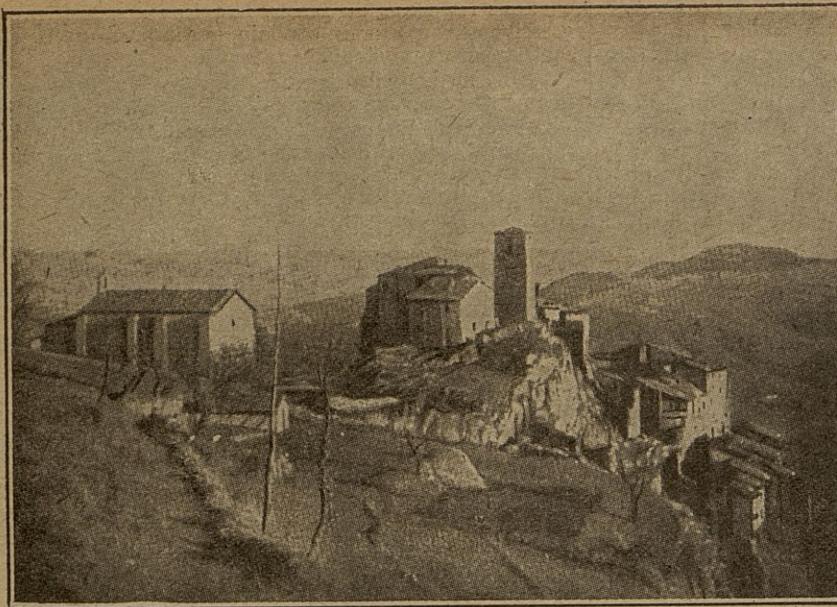
Mais, soudain, la joie du jeune homme s'éteint : au fur et à mesure que, sous la lame du rasoir, l'épiderme de la bête apparaît plus net, il découvre que certaines parties du plan se sont trouvées déchirées par la balle dont Mornstein a frappé Fellow !... et précisément les parties les plus essentielles !...

Seulement, peut-être, à l'aide d'études complémentaires, en compulsant avec attention les rapports des ingénieurs sur les travaux du tunnel, André parviendra-t-il à suppléer, par les déductions d'un homme de métier, aux lacunes creusées au flanc de l'animal par la balle du meurtrier...

Et, plein d'espoir, le jeune homme comprend alors la signification qu'avait, dans la bouche de François Merlier agonisant, ce nom :

— Fellow !... Fellow !...

(A suivre.)



Le village de Courbons, près de Digne, dont les remparts, viennent de s'écrouler, faisant de nombreuses victimes parmi les habitants.



Un bureau de la Compagnie du gaz où de nombreuses femmes travaillent à établir les nouvelles fiches des abonnés de Paris.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAN — Nos alliés continuent à occuper l'ennemi dans différents secteurs, et la plupart des affaires engagées se terminent à leur avantage. Ces actions, qui se situent principalement dans la région de Zolotchov et dans les Carpates boisées, ne sont pas très importantes, mais elles prouvent que nos alliés ne laissent passer aucune occasion de troubler l'adversaire : en tout cas, elles l'immobilisent loin d'autres points où sa coopération n'est pas désirable pour l'Entente.

L'occupation de la Dobroudja par les troupes de Mackensen est à peu près totale. Les Russes de Sakharoff résistent encore devant la tête de pont de Macin, la seule ville non encore tombée au pouvoir de l'ennemi. Les combats ont recommencé, acharnés, en Grande-Valachie, où l'armée de Falkenhayn s'est emparée de Rimnicu et de Filipechi, situé sur la voie ferrée Buzeu - Brăila. L'armée de Mackensen serait avancée sur une ligne passant à 25 kilomètres au sud de Brăila, les abords de Macin, les villes de Isaccea et de Tulcea, qu'elle occupe.

Malgré les malheureux événements que ce pays vient de traverser, ses dirigeants conservent dans la victoire finale une foi entière, que le roi a de nouveau affirmée le 23 décembre dans le discours du Trône. En attendant que de meilleurs jours se lèvent pour nos alliés, ils ont eu l'énergie de détruire, en se retirant pied à pied, tout ce que les impériaux espéraient trouver chez eux, et notamment les moyens d'exploiter les puits de pétrole dont ce pays est si riche.

FRONT DE MACÉDOINE. — Du front proprement dit, il y a peu de nouvelles. Les Bulgares ont tenté de reprendre l'offensive au nord de Monastir, mais ils ne sont arrivés à rien et bombardent avec fureur la ville qui leur a échappé. Ils auraient reçu dans cette région des renforts allemands, très importants, en hommes et en matériel. La réduction des fronts en Roumanie a en effet permis à leurs alliés de disposer de certaines forces qui pourront agir contre nous en

Macédoine. La situation de notre armée d'Orient se complique de la menace que doit faire redouter l'attitude toujours équivoque envers nous du gouvernement royal. Le blocus rigoureux infligé à la Grèce sera maintenu tant que les satisfactions exigées par l'Entente n'auront pas été pleinement accordées. Celles que l'on a obtenues jusqu'à présent sont consenties de si mauvaise grâce qu'il serait imprudent de compter sur un retour à des sentiments meilleurs. Cependant, le déplacement des troupes grecques et de leur matériel, imposé par nos représentants, continue à s'effectuer sans trop de tiraillements, quoique avec une lenteur évidemment voulue par le gouvernement.

FRONTS D'ASIE. — La guerre a repris un peu partout en Asie, ce qui obligera vraisemblablement les Turcs à réduire les effectifs qu'ils ont prêtés à leurs alliés pour les opérations en Europe. Au Caucase, les Russes ont repris l'offensive, qui leur a donné des succès dans les régions de Mouch et du lac de Van. En Mésopotamie, les Anglais ont également recommencé les opérations, après être restés près de sept mois immobilisés sur le Tigre. Cette nouvelle offensive est dirigée contre la ville de Kut-el-Amara qui est désormais très menacée par nos alliés, lesquels ne sont plus à court de munitions, ni de vivres, comme ils le furent au commencement de l'année, ce qui causa leur échec. Les Anglais occupent actuellement des positions très fortes au sud et à l'est de Kut-el-Amara ; ils réduisent l'une après l'autre toutes celles sur lesquelles les Turcs, profitant de leur inaction forcée, s'étaient solidement établis. Leur offensive aura, entre autres résultats, celui de soulager les Russes qui se battent en Perse. Dans la région au sud de la Palestine, l'armée britannique a enregistré deux importants succès. Elle a repris El-Arich et Bir-el-Maghdbach.

El-Arich est une localité située sur la Méditerranée à environ 125 kilomètres à l'est de Port-Saïd, à la frontière de l'Egypte et de l'Arabie. C'est un point stratégique important, d'où étaient parties et auraient pu partir encore les tentatives ennemis contre le canal de Suez qui ne se trouve plus désormais directement menacé. Bir-el-Maghdbach est un lieu situé à l'intérieur.



SOLDATS RUSSES FÊTANT LA SAINT-NICOLAS DANS UN VILLAGE DE FRANCE

NOTRE PRIME

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, six bons-primes encartés, à raison d'un par semaine, dans cet illustré, en y joignant un mandat de 4 fr. 95 pour tous frais.

L'insertion des bons est faite successivement par réseau. (La série en cours concerne les lecteurs du réseau Paris-Lyon.)

LE PAYS offre chaque semaine une prime de **250 francs** au document le plus intéressant.
DE
FRANCE

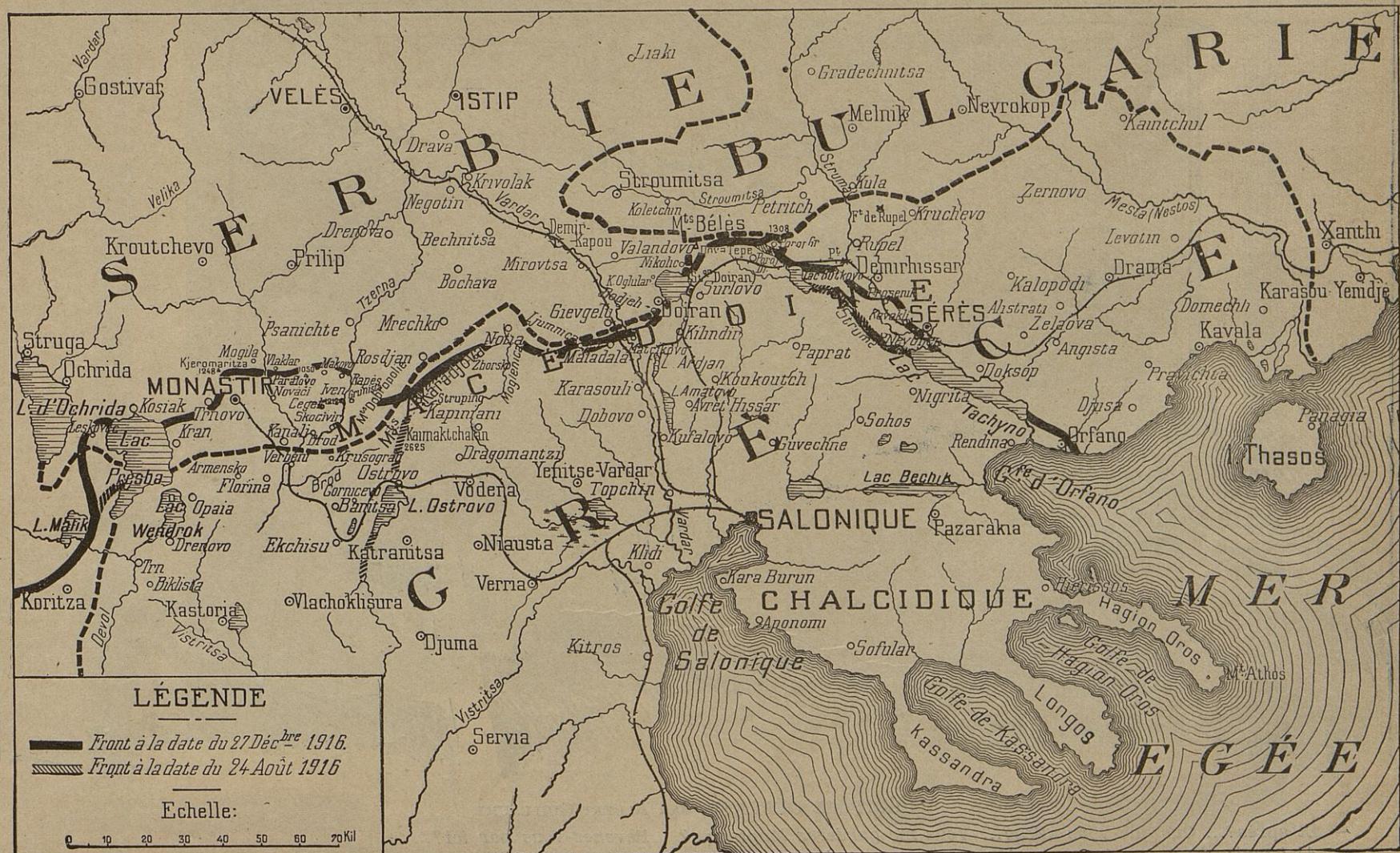
La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 115, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru dans le haut de la page 9 et représentant « nos brancardiers transportant des blessés à la dernière bataille de Verdun ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LES OPÉRATIONS DANS LES BALKANS



La Guerre en Caricatures



ENGAGEMENT FORMEL, PAR ALBERT GUILLAUME

— Le patron prévient la clientèle qu'il ne tuera plus de bœuf cette semaine, mais il continuera à faire le cochon, comme à l'ordinaire...



LÉGITIME DÉFENSE, PAR ALBERT GUILLAUME

— Et après?... Ous que vous allez?... Vous me garderez longtemps?... Revenez-vous par ici?...
— Ah! mais, dites-donc!... vous n'êtes pas mon mari pour me questionner comme ça!!!